

The book cover features a central red area with a paper-like texture. This red area is framed by torn paper edges, with black at the top and bottom, and white on the sides and between the red sections. The title is printed in white serif font on the red background.

La conspiration du Quatrième Reich

LAUREN MATTHIAS

Lauren Matthias

La Conspiration du Quatrième Reich

© Lauren Matthias, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9710-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Région de la Podolie, Ukraine russe

1802

Le Juste, au centre de la forêt, regarda vers l'horizon. Ses yeux tournés vers le monde entier remontaient jusqu'aux origines. Il se concentra sur les éléments de la Création autour de lui. Les feuilles d'un vert luisant lavées par la rosée du matin, l'écorce des arbres, la terre mouillée et les vies minuscules qui y grouillaient. Chaque jour, le nombre de ses disciples grossissait, de même que le nombre de ses opposants qui l'accusaient de dissidence. En dépit de la controverse dont il était l'objet, il se devait de poursuivre sa tâche, sans relâche.

Il essuya ses mains maculées de terre avec un chiffon propre et jeta un bref regard aux alentours. Puis il enfouit le livre destiné aux égarés à l'intérieur d'une petite cavité, sous un houpplier.

Caché. Il attendrait ici, bien à l'abri, les égarés qui seraient convoqués dans les générations à venir. Un seul d'entre eux parviendrait à l'ouvrir. 2039. Une femme, en dépit des risques encourus, lirait ce texte interdit, tout comme la Bible, le Coran ou les Évangiles. Au prix de sa vie.

Dissimulé dans l'ombre des arbres dont les troncs étaient effilés comme des couteaux, le Juste médita sur les nouveaux combats qui l'attendaient, bien au-delà de son existence terrestre. Apprendre à converser avec Dieu n'était-il pas la finalité de toute condition humaine ? Le but de chacun, rechercher la mémoire de sa véritable identité ?

Il voyait le visage de chaque déporté dans la lumière mordorée du petit matin. Il entendait même le grondement des roues, le sifflement de l'Express lancé à toute vapeur sur les rails.

Avant de quitter la clairière, il vérifia que la cachette serait invisible aux yeux des promeneurs et des brigands qui empruntaient la route.

Puis, en chemin, il se remit à prier.

24 octobre 2039

Quelque part à l'ouest de la Couronne Occidentale

Clémence ne perçut d'abord ni le fracas des roues sur les rails, ni le sifflement aigu du Transcontinental lancé à pleine vitesse. Elle ouvrit brusquement les paupières. Un matelas trop mou. Ce n'était pas son lit. Des murs rouges. Une lumière blafarde filtrait par l'épais rideau. Ce n'était pas sa chambre. Où était-elle ? Un mouvement de balancier. Des bruits réguliers. Un train ? Elle se redressa d'un coup, les membres raides, le souffle coupé. Les vapeurs du sommeil l'enveloppaient encore comme une couverture trop chaude. Elle regarda autour d'elle, ahurie. Un petit abat-jour s'alluma et une lumière très faible éclaira le compartiment. Est-ce qu'elle rêvait ?

Que devait-elle faire à présent ? Sortir de la cabine surchauffée et explorer le couloir obscur ? Elle se passa une main dans ses cheveux coupés à la garçonne, réajusta son tee-shirt usé, caressa le serpent tatoué qui courait sur son avant-bras.

Ça y est, elle se souvenait. Elle se trouvait près de l'autel et avait perdu connaissance, comme cela lui arrivait trop souvent ces derniers temps. Les chants et l'encens lui avaient tourné la tête et elle s'était assoupie. C'est ça. Une ou deux minutes avant de s'endormir, l'écran de son smartphone était devenu tout blanc. Un message. CONVOCATION. IMMÉDIATE.

Les prêches et la chorale s'étaient transformés en magma sonore indistinct. Maintenant, elle percevait juste le roulis d'un train en marche, d'un vieux train, et des voix inconnues, de l'autre côté de la cloison. Elle jeta un œil effaré autour d'elle, incapable de faire la connexion entre cette réalité qui ressemblait à un cauchemar et ce qui s'était produit au moment où son regard s'était arrêté sur son portable. Une seule donnée, irréfutable celle-là.

Des gens se trouvaient, consentants ou non, dans un convoi, comme elle.

À l'extérieur, on ne distinguait que des montagnes aux cimes indistinctes. Une brume épaisse, blanchâtre, enveloppait tout dans le soir tombant. Pas de carte, pas de panneau indicatif ni de signalisation ferroviaire. La fenêtre était verrouillée.

Clémence se détourna de la vitre embuée pour faire face à l'homme qui se tenait sur le seuil de son compartiment. Un trader ? Ou un banquier peut-être ? Sa personne dégageait une certaine assurance, cette morgue des gens importants qui vous faisaient toujours sentir qu'ils étaient pressés ou débordés. Elle haussa les épaules.

— Ne me regardez pas comme ça. Toutes les issues sont bloquées !

Stracker referma sa mallette d'un geste sec. Réfléchit à toute vitesse. Si seulement il parvenait à se souvenir du message qu'il avait reçu juste avant qu'il ne pique du nez en plein conseil d'administration... Juste avant de se réveiller là, dans ce train des années vingt, avec cette espèce de junkie insolente... Il grogna :

— Il y a au moins une dizaine de personnes dans cette voiture. Vous croyez qu'ils ont été drogués ? Les Autorités avertissent toujours les inculpés.

Les mots de l'homme, tranchants, la sortirent tout à fait de sa torpeur. Devait-elle ajouter foi aux rumeurs selon lesquelles le régime de la Couronne Occidentale raflait les gens n'importe où ? Chez eux, au travail, où même dans la rue, pour les convoier vers des camps où on emprisonnait les derniers croyants ? On pouvait donc enlever les gens comme ça, n'importe où, même endormis ? Elle se pencha à nouveau vers la fenêtre puis se retourna. L'homme s'était levé et avait enfilé son pardessus.

— Où allez-vous ?

— Je vais alerter la police et faire arrêter ce train.

En même temps qu'il parlait, il fit coulisser les deux portières d'une trentaine de centimètres et s'engouffra tant bien que mal dans l'espace au milieu. Clémence maintint l'ouverture de ses deux mains et sortit à son tour. Le couloir éclairé de petites lanternes à verre rouge était désert. Devant elle, Stracker remonta le wagon d'un pas décidé. Son arrogance et ses manières brutales lui déplaisaient, mais peut-être qu'il allait trouver le responsable de cette mauvaise plaisanterie.

La porte à l'intercirculation émit un chuintement désagréable en s'ouvrant,

puis se referma dans un claquement sec. Elle crut pendant quelques secondes qu'il avait été avalé par la gueule d'un monstre. Mais il réapparut aussi vite qu'il s'était éclipsé.

— Il fait noir comme dans un four là-dedans !

— Allumez votre portable en mode torche.

Sans répondre, il fouilla sa poche intérieure et en extirpa un smartphone dernier cri. Le train allait vite et le fracas des roues contre la voie ferrée lui faisait pressentir qu'une volonté invisible, implacable et mystérieuse les avait arrachés à ce qui, il y a une heure encore, était leur vie. Le téléphone éclairait maintenant les parois et la porte vitrée du wagon, à la recherche d'un signal d'alarme, d'une carte informant les voyageurs des stations desservies, d'un avertissement quelconque, d'un « en cas de danger », de n'importe quoi qui pût leur donner un indice. Le faisceau de lumière blanche finit par errer sans but précis, découvrant un décor de plus en plus énigmatique et désuet. La main de Stracker tremblait. Clémence s'empara du smartphone sans qu'il réagisse. Elle pria pour se retrouver face à un contrôleur à l'air revêche et rassurant mais les employés à bord semblaient avoir déserté. Ils s'arrêtèrent brusquement, butant l'un contre l'autre, saisis par une peur enfantine du noir.

Une ombre humaine progressait vers eux dans le couloir. Braquant le halo faible du smartphone devant elle, Clémence vit surgir un homme grand, légèrement voûté, au regard délavé et inconsolable. Il n'avait rien d'un tueur, d'un preneur d'otages ou d'un mafieux. L'officier David Zimmerman referma la portière derrière lui puis se tourna vers eux.

— Inutile d'aller plus loin. Les wagons à l'avant sont dans le noir. On n'y voit rien.

L'homme d'affaires fit un pas en avant et aboya :

— Il y a bien un contrôleur quelque part ? Un employé de la compagnie ? Vous êtes qui, vous ? Laissez-moi passer.

L'officier s'écarta de la portière et haussa les épaules.

— Je n'ai vu personne, je vous dis.

Stracker le dévisagea puis reprit au bout d'un court silence :

— C'est facile à vérifier bon sang... Je me trouvais au siège de Children For Genetic Future. Je n'étais pas seul, il y a des témoins. J'avais mal à la tête.

Quelqu'un est allé me chercher une aspirine... J'ai regardé mon portable. Il y avait...

Zimmerman lui tendit son smartphone éteint. Sa voix claqua dans le silence comme une détonation sèche.

— Un message ? Sur un fond blanc ?

— Comment vous savez ça ?

L'officier s'appuya contre une cloison et ferma les yeux. Il aspira une grande goulée d'air et soupira :

— Convocation immédiate... C'est clair, non ? Où vous êtes-vous réveillé ?

— Dans la voiture cinq, de l'autre côté.

Clémence se tourna vers Zimmerman.

— Il dit la vérité.

Elle tira une bouffée et contempla sa dernière cigarette d'un air morne :

— Le mien parlait aussi d'une convocation. J'ai cru que c'était une erreur. Je n'ai pas eu le temps de lire la suite...

L'officier pointa sur la jeune femme un regard aigu.

— Moi, j'ai eu le temps. Il paraît que cela commence comme ça. On vous envoie une espèce de convocation, et puis on vous rafle. L'important, c'est qu'ils aient leurs quotas. Quand une loi est votée, on veut des résultats.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? grogna Stracker. Quelle loi ?

— Vous n'êtes pas au courant ? Le nouveau statut des croyants a été adopté par le Parlement. Le délit de monothéisme est entré en vigueur et a été appliqué dès le lendemain de sa publication. C'est-à-dire, il y a quatre jours.

Clémence jeta son mégot par terre d'un geste dégoûté.

— Tout le monde est au courant. La Couronne en fait une priorité absolue. Il leur faut des coupables, des inculpés.

Stracker fronça un sourcil. Sa figure s'empourpra. Les signes que ses proches (c'est-à-dire ses employés) redoutaient et qui les faisaient fuir, en général, laissèrent de marbre ses compagnons d'infortune.

— Mais... Sans prendre la peine de nous interroger ? C'est impossible !

L'homme d'affaires fonça d'un air furibond vers la porte. Il la fit coulisser et

s'engouffra dans une nouvelle voiture plongée dans l'obscurité. En même temps, il explosait, certain que sa colère, cette furie dont il était coutumier et qui impressionnait d'ordinaire ses collaborateurs, provoquerait l'arrêt du train. Ils l'entendirent pester, insulter les sièges, les fenêtres aveugles, faire valser sa serviette contre les parois. Enfin, la portière se rouvrit et il les rejoignit en éructant :

— Arrêtez ce train ! Arrêtez ce train ou je vous attaque pour complicité d'enlèvement !

L'officier Zimmerman repoussa Stracker qui, menaçant, pointait son doigt sur lui et répétait comme une formule magique :

— J'attaque la compagnie, je lance une procédure, j'alerte la presse, vous allez voir...

Ses menaces énoncées, il perdit l'équilibre et s'affaissa de tout son poids contre le strapontin en bois. La gifle assenée par l'officier sur sa joue droite lui cuisait, mais plus encore la honte et la sidération d'avoir été frappé devant une femme. Il transpirait à grosses gouttes et des auréoles s'étaient formées sous ses aisselles. Il suffoqua :

— Vous allez le payer cher !

Stracker sortit un mouchoir de sa veste intérieure et s'épongea le front. Ses yeux lançaient des éclairs mais il sentait sa colère refluer et dégonfler comme une baudruche. Il avait encore des insultes à proférer mais réalisa avec un mélange de fatalisme et de désarroi que cela ne servirait à rien. Le type devant lui n'était pas son employé, ni un de ces sous-fifres sur lesquels il adorait passer ses nerfs. Il n'avait pas peur de lui, de même que la fille qui observait la scène avec un calme consterné.

— On devrait aller réveiller les autres. Peut-être qu'un voyageur a été averti par les Autorités...

Zimmerman se pencha vers lui et lui tendit sa main large et osseuse. Stracker l'ignora et se redressa péniblement. Comme un vendeur de poissons sur l'étal d'un marché, il se mit à scander :

— Hé, y a quelqu'un ? Contrôleur !

Seul le sifflement du train, qui venait probablement de s'engouffrer dans un tunnel, lui répondit. Il s'épongea de nouveau le visage et se tourna vers ses compagnons d'infortune. La femme au serpent tatoué répéta doucement :

— Allons-y. Allons voir qui s’est réveillé.

Il la suivit.

3

Dans les cabines suivantes, ils entrevirent des hommes et des femmes avachis sur leurs banquettes. Un enfant âgé d’une dizaine d’années dormait près de son père. Zimmerman nota que les voyageurs n’avaient ni sacs, ni manteaux, ni bagages à main. En passant devant le compartiment dix-huit, ils furent attirés par les ronflements sonores d’une femme qui dormait à moitié assise. Ses cheveux emmêlés et grisonnants se déversaient comme des eaux usées sur sa banquette. Zimmerman toucha l’épaule de l’endormie, mais celle-ci se retourna contre le mur avec un grognement contrarié. Clémence se mit à claquer des mains, à ouvrir et fermer les portières avec fracas, sans succès. Leur sommeil lourd, profond, confirmaient ses soupçons. On les avait drogués.

— Je reste là. Il vaut mieux que quelqu’un les prévienne quand ils se réveilleront. Vous avez vu ?

L’officier acquiesça en silence. Un enfant convoqué, drogué et raflé, était-ce possible ? Stationnant à l’écart, l’homme d’affaires se voyait la victime d’une espèce de complot soigneusement orchestré pour le compromettre. Tous les complices de cette prise d’otage identifiés, dénoncés et arrêtés allaient le payer cher. Non, rugit-il intérieurement, il fallait étouffer tout ça. Il ne pouvait se permettre l’éclaboussure d’un procès, ses affaires étalées au grand jour, ou pire, des journalistes fouille-merde enquêtant sur *Children For Genetic Future*. Il donnerait l’alerte à la prochaine gare. À travers la portière vitrée du troisième compartiment, Stracker distingua la silhouette anguleuse d’un homme assoupi. Il portait un assemblage savant de pièces griffées, mélange à la fois chic et décontracté et arborait une paire de mocassins Melville & Hamilton.

Poursuivant son exploration, l’homme d’affaires ouvrit les soufflets pour enjamber un attelage mouvant. Les secousses et les halètements du train évoquaient le grondement d’une bête féroce. La voiture-restaurant, un espace suranné avec des tables nappées de linge blanc et une argenterie étincelante de propreté, le laissa sans voix. Il avait le respect des lieux raffinés et une telle